

ne retombe pas sur l'Irlande. Sont-ce là des dispositions qui promettent à l'Angleterre un facile triomphe ?

Avec ce tour hardi et simple qui lui est particulier O'Connell parle de la présence des troupes comme d'un événement qui n'a rien d'inquiétant pour le rappel. "Trente mille hommes, eh bien, ce sont 30 mille schellings par jour qui vont être dépensés en Irlande. Les soldats sont de braves gens. Trois applaudissements pour les soldats." (On applaudit.) "Quant à Wellington... (L'assemblée fait entendre un sourd grognement... Et ici il faut remarquer la profonde habileté d'O'Connell, qui ne veut pas irriter l'armée en insultant le chef qu'elle respecte.) "Non, point de grognement pour Wellington, n'insultez pas ce vieillard, ce serait pitié contentez-vous de rire." (Et docile à ce conseil, l'assemblée se prend à rire.) "Pour ce qui est du rusé Peel, faites ce que vous voudrez ; il nous a menacés de la guerre civile plutôt que de consentir au rappel. Vous voyez que cela ne m'a pas effrayé. Ce que je ne puis pardonner à Peel, c'est d'avoir fait intervenir le nom de la reine ! O'Connell invite fortement ses concitoyens à se méfier des agens provocateurs. "Arrêtez-les, dit-il, et remettez-les à la police, qui en se voyant forcée de les retenir aura la mine bien allongée. Il importe d'autant plus, poursuit O'Connell, de vous prémunir contre les agens provocateurs que notre triomphe est certain si vous échappez à ce piège."

Plusieurs interpellations ont été adressées aux ministres dans les séances du 8 et du 9 ; il n'en est résulté aucun éclaircissement notable. Le roi de Hanovre a assisté, comme duc de Cumberland, à la séance des lords. M. Hume, informé de ce fait, a annoncé une motion pour la suppression de la pension de 525,000 fr. touchée par le Prince, qui occupe un trône étranger. Le bill du blé du Canada, si important en toute autre occasion, a été admis au comité, presque sans discussion, tant les partis sont préoccupés, absorbés par ce qui se passe en Irlande.

Là, en effet, est la grande question ; il ne s'agit pas du crédit, de l'existence de tels ou tels ministres : il s'agit de la puissance de l'Angleterre. L'opinion publique se prononce pour une transaction. Les journaux wighs avertissent le cabinet que le peuple d'Angleterre désapprouve l'emploi de moyens violents envers l'Irlande ; le *Times* garde le silence devant l'opposition soulevée par son article de mardi dernier ; le *Morning-Post* seul dit que le gouvernement a sans doute de bonnes raisons pour agir comme il fait. De tout cela il résulte que les tories courent grand risque cette fois de se blesser avec leurs propres armes.

IRLANDE.

— On lit dans le *Courrier de l'Europe*, journal français, publié à Londres, en date du 17 juin :

L'agitation de l'Irlande a pris, cette semaine, une physionomie nouvelle. Maintenant elle semble impatiente d'en venir aux mains. O'Connell exhorte bien encore ses compatriotes à ne commettre aucune violence, mais il les avertisse que d'une minute à l'autre ils peuvent être attaqués, et qu'ils aient à se tenir prêts, non pas seulement à combattre, mais à vaincre. L'article du *Times*, dont nous avons reproduit les principaux passages samedi dernier, a paru à O'Connell l'avant-coureur de mesures coercitives. On voit à son langage qu'il ne serait pas fâché que le gouvernement fût l'agresseur. C'est au moins ce qui ressort du discours qu'il a prononcé dimanche au meeting de Malloy, ville du comté de Cork. Il y a été reçu comme d'habitude avec un enthousiasme extraordinaire. Les journaux de la localité estiment à 400,000 le nombre des individus accourus d'alentour, pour saluer le libérateur.

Dans la soirée, il y eut un banquet, auquel 600 personnes ont assisté. Au dessert, après le premier toast porté au peuple, un des convives fut prié de chanter un hymne célèbre de Thomas Moore, le Béranger de l'Irlande. A ces vers :

Oh ! where's the slave so lowly

Who, could he burst

His bonds at first,

Would pine beneath them slowly (1) ?

O'Connell s'est levé en s'écriant avec exaltation : "Ce n'est pas moi qui serai jamais cet esclave !" Ce mouvement patriotique a électrisé l'assemblée, et a provoqué des applaudissements frénétiques. Les dames, dont la galerie était pleine, agitaient leurs mouchoirs, l'émotion se peignait sur tous les visages : c'était une scène d'un intérêt saisissant. Le chairman eut beaucoup de peine à rétablir le silence. Vint ensuite le toast : "A Daniel O'Connell et au rappel." Nouveaux applaudissements, nouvel enthousiasme. Le grand agitateur a répondu dans les termes suivants :

"Le temps d'agir est venu. Messieurs, vous pouvez bientôt vous trouver dans l'alternative de vivre en esclaves ou de mourir en hommes libres. (Ecoutez ! et cris mille fois répétés : "Nous mourons en hommes libres." (Applaudissements.) Non, vous ne serez pas des hommes libres, si vous ne mettez pas le droit de votre côté, et le tort du côté de vos ennemis. (Ils sont dans leur tort !) Je crois apercevoir chez quelques-uns de nos détracteurs Saxons la détermination de nous pousser à bout. (Applaudissements.) Jusqu'ici leurs efforts n'ont été que ridicules. (Ecoutez.) Au milieu du calme et de la paix, ils couvrent notre pays de troupes. (Je parle ainsi en conséquence des nouvelles que j'ai reçues aujourd'hui.) Jeudi, il n'y a pas eu de séance aux Communes, car le Cabinet délibérait sur ce qu'il devait faire non pour l'Irlande, mais contre l'Irlande. Mais, Messieurs, tant qu'ils

(1) Où est l'esclave assez vil qui, pourant briser ses fers, voudrait lâchement languir dans la servitude ?

nous laisseront un lambeau de constitution, il nous servira de bouclier. (Bruyans applaudissements.) Nous ne violerons pas la loi ; nous n'attaquerons pas l'ennemi, mais vous vous trompez beaucoup, si vous pensez qu'il ne vous attaquera pas. (Une voix : Nous les attendons de pied ferme !) Ces paroles ne m'étonnent nullement. Croyez-vous que je vous prends pour des lâches ou pour des imbéciles ? (Applaudissements.) Je dis que nous serons attaqués. (Ecoutez, écoutez.) La journée de jeudi a été employée à considérer s'ils devaient employer ou non des mesures coercitives. (Grognements.) Oui, des mesures coercitives, et sous quel prétexte, je vous le demande ? L'Irlande n'a-t-elle jamais été aussi tranquille ? (Cris de : Jamais !) L'autre jour, ils ont envoyé à Waterford leurs steamers de guerre, et lorsque l'armée est arrivée, la porte de la prison n'était pas fermée car il ne s'y trouvait pas un seul détenu. (Rires.) Mais, Messieurs, je sens que je ne serais pas digne de votre confiance, si je vous dissimulais un instant la grandeur du péril qui nous menace. Ils ont employé la journée de jeudi à consulter pour savoir s'ils nous dépouilleraient de nos droits. Je ne connais pas les résultats de ce conseil, mais ce que je sais, c'est qu'il ne s'y trouvait pas un Irlandais. (Ecoutez, écoutez.) On peut me dire que le duc de Wellington y assistait. (Oh ! oh ! grognement.) Si le petit d'un figre tombait dans une bergerie, le prendriez-vous pour un agneau ? S'ils nous assaillent demain, et que nous les battions comme cela ne peut manquer d'arriver, le premier usage de notre victoire sera de placer le sceptre dans les mains de celle qui nous a toujours montré de la sympathie, qui a toujours compati à nos maux. Ce que je veux que vous compreniez bien, et eux aussi, c'est que nous apprécions parfaitement la position dans laquelle nous sommes placés, que nous devons avoir des appréhensions, je ne dis pas des craintes. Ils nous menacent, nous Irlandais, tranquilles, paisibles, et pour quelle cause ? Les Irlandais veulent la révocation de l'acte qui unit les deux pays. (Ecoutez, écoutez.) Ne sommes-nous pas aussi courageux que des anglais ? Serons-nous esclaves ? (Non, non.) Nous laisserions-nous fouler aux pieds ? (Non, non.) Ils ne nous fouleront pas aux pieds, moi ! (Bruyans applaudissements, qui durent plusieurs minutes.) Je me trompe, ils ne fouleront aux pieds, mais ce sera mon cadavre, et non l'homme vivant. (Bruyans applaudissements.) Ils ont commencé leurs mesures de coercition. Je demanderai qu'est-ce qui les empêchera d'aller plus loin ? S'ils veulent marcher dans la voie de l'arbitraire, que ne nous réduisent-ils de suite à l'état de serfs ? Ici, O'Connell raconte qu'à Wexford, Cromwell a fait massacrer 300 femmes qui s'étaient réfugiées autour d'une cour, et imploraient la miséricorde du vainqueur. Cette digression historique cause une profonde sensation, surtout parmi les dames de la galerie. "Ce brigand de journal saxon, le *Times*, nous menace d'un pareil sort. Prenez garde que les chiens de vos ennemis ne lapent dans votre sang. Ne transgressez pas la loi.

"Y a-t-il sur la surface du globe une puissance plus faible que l'Angleterre ne est présente ? Wellington pourrait-il menacer la France en parlant de Waterloo ? Il avait la trente-six mille Irlandais, et il pourrait en avoir encore le même nombre et beaucoup plus, s'il nous faisait justice. (Cris de : Ecoutez ! Bruyans applaudissements.) Pourrait-il menacer les Etats-Unis ? Que dirait-il au puissant despote russe, dont le vaste territoire s'étend d'un côté du Danube, et qui, un jour, traversera certainement ce fleuve pour s'emparer de l'autre côté du rivage ? (Applaudissements.) Peut-il anéantir l'influence française en Espagne, lorsque Louis-Philippe, avec une habileté qui est devenue proverbiale, surveille dans ce pays la marche des événements ? . . . Non, . . . Non ! . . .

J'ai versé mon âme devant vous, et je désire que vous compreniez bien votre position, afin que Wellington, voyant cela, ne se hasarde pas à fouler aux pieds les libertés de l'Irlande. Je les avertis que nous nous tiendrons dans les limites de la loi. Qu'ils osent jeter notre patience à bout ! Il est dangereux d'exaspérer des poltrons, et, à plus forte raison, ceux qui ne le sont pas. (Applaudissements prolongés.) J'ai cru de mon devoir de vous mettre en garde contre les Saxons : peut-être d'ici à quelques jours, nous connaîtrons leurs intentions. Méfiez-vous de ce vieux sifflant de Wellington, de ce fou de Stanley, et de l'opiniâtreté malveillante de sir J. Graham. Tenez-vous prêts, je vous le dis, à tout événement. Faites attention surtout à ce que je vous dirai ; car, si on ne me bailonne pas, et qu'on ne me lie pas les mains, je serai là pour vous conseiller (Applaudissements), et bien qu'il puisse arriver que mes avis ne vous paraissent pas les plus sages, au moins, j'espère que vous me saurez gré de l'intention. O'Connell s'assied au milieu des applaudissements universels et prolongés de son auditoire.

Comme on le voit, O'Connell est plus audacieux et surtout plus explicite qu'il ne l'a été jusqu'ici, quant à l'éventualité d'une agression de la part du gouvernement. Ses paroles, où respire la menace contre les protestants, ne sont guère en harmonie avec le manifeste qu'il a publié dernièrement, et où il assure qu'il ne vise aucunement à établir, en Irlande, la suprématie catholique. L'impulsion extraordinaire, prodigieuse, qu'il a donnée à l'agitation, a frappé les orangistes de stupeur. Quelques-uns d'entre eux ont convoqué à Dublin un *Anti-Repeal meeting*, mais ils ont presque complètement échoué. Il s'y est trouvé fort peu de monde. Il n'y avait pas un seul membre du parlement. Les membres influents du parti avaient désapprouvé cette manifestation, la considérant comme impolitique, imprudente. Le comte de Roden s'exprime ainsi à cet égard, dans une lettre où il s'excuse d'assister à ce meeting. "Les protestants, dit le noble lord, doivent s'abste-